

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

L'OMNIBUS paraît tous les Mardis et Samedi de chaque semaine et se vend dans les rues pour trois sous, ou par mailles des souscriptions, dans les pays de la poste et de l'union postale, par six premiers mois, quatre francs cinquante.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à **SERGEAL ET FRÈRE**, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Samedi, 6 Octobre 1860.

AVIS.

Quelques personnes qui reçoivent notre journal depuis son apparition, c'est-à-dire depuis bientôt 3 mois, pensent seulement maintenant à nous le renvoyer.

Nous les prévenons que nous n'accepterons plus aucun renvoi, à moins qu'on nous fasse parvenir en même temps le prix de l'abonnement de 6 mois, chose qui nous paierait excessivement juste, car nous ne pouvons fournir, pendant trois mois, notre journal à qui que ce soit, pour qu'ensuite il lui prenne fantaisie de nous dire qu'il n'y souscrit pas.

CE QUI SE PASSE EN EUROPE.

Par la dépêche que nous reproduisons dans une autre colonne, nos lecteurs verront que Victor-Emmanuel s'est déterminé à partir pour Naples.

Toute simple en apparence que soit cette nouvelle, elle est cependant d'une importance majeure. Car, si tel est le fait, tous les bruits divers et contradictoires qui avaient jusqu'ici couru sur la réponse que Victor-Emmanuel avait faite à la lettre de Garibaldi, sont réduits à néant. Le roi de Sardaigne n'hésite plus. Il sent que dans la terrible partie qu'il joue, il faut qu'il parvienne à sa personne et qu'il aille se mettre à Naples à la tête de l'armée napolitaine. De cette façon, selon nous, il pourra se faire connaître aux populations qui ne le connaissent encore que de renommée, et, tout en restant fermement allié à Garibaldi, il pourra par son influence contrebalancer les desseins aventureux du grand patriote qui se laisse peut-être un peu enivrer par ses succès et serait capable de compromettre la cause de l'Italie.

Comme point militaire, Naples est excessivement important, son magnifique port commande la Méditerranée et si l'Autriche rassemble non loin de la Vénétie une flotte de 74 navires portant 900 canons, Victor-Emmanuel peut lui opposer une force à peu près aussi considérable. Mais, il est probable que les opérations militaires ne seront pas dirigées par Victor-Emmanuel contre la Vénétie, du moins en ce moment. Attaquer Venise, ce serait déclarer la guerre à la Prusse, qui s'est engagée à rester neutre, tant que l'on ne touchera pas aux possessions autrichiennes. La Prusse prenant fait et cause pour l'Autriche quelle serait l'attitude de la Russie, de l'Angleterre et de la France? Elles ne pourraient certainement pas continuer plus longtemps leur politique de non intervention, il leur faudrait ouvertement déclarer leurs sympathies pour l'une ou l'autre cause. Il nous est permis de supposer que,

dans cette alternative, si aucun engagement secret ne le lie avec Napoléon III, l'Empereur de Russie soutiendrait l'Autriche, car comme représentant du despotisme européen, Alexandre II ne pourrait tolérer aucune agression contre l'Autriche. Agir autrement, serait préparer pour son trône, une mine souterraine qui pourrait dans un avenir plus ou moins lointain le faire sauter et le réduire en poudre.

L'Angleterre, que ferait-elle alors? *That is the question.* Le fameux *to be or not to be* d'Hamlet. Et comment faire pour ne pas être l'Angleterre, c'est-à-dire fourbe en politique, avoir deux poids et deux mesures? Comment faire pour se prononcer contre les Italiens, après avoir publiquement encouragé Garibaldi? Comment faire pour se tourner contre lui, après lui avoir envoyé des mercenaires, fourni de l'argent, des munitions, des vivres, lui avoir frêté des navires, etc., etc.? Comment faire? Pour toute autre puissance européenne ce serait un dilemme dont elle sortirait aisément, malgré les conséquences qui pourraient en résulter, en agissant le contraire de continuer sa politique. Mais, l'Angleterre, elle passera outre, bien certainement.

Que ferait alors la France? Autre question. Il est un fait certain qu'après avoir tout fait pour l'Italie, après s'être déclarée son défenseur sur le champ de bataille et son zélé champion, elle ne peut l'abandonner ainsi, elle ne peut assister tranquillement au renversement de Pédisece qu'elle l'aura aidée à élever. Après avoir voulu le moins, la France ne peut reculer devant le plus que la force des choses aura amené. Dans le cas où une nouvelle coalition se formerait contre elle, la France n'hésiterait pas à se mettre à la tête du mouvement libéral européen et nul doute qu'elle sortirait victorieuse de la lutte. Les masses seraient avec elle, les cœurs palpitent pour elle, et, si nous pouvions avec certitude, (chose impossible,) exprimer notre opinion sur la pensée de ce Splinix politique qu'on appelle Napoléon, nous dirions que c'est là le rôle qu'il ambitionne depuis longtemps, le rôle qui lui permettrait d'opérer de grandes choses et environnerait son nom déjà si glorieux d'un nouveau prestige, d'une auréole immortelle.

Nous pouvons nous tromper, nous le souhaitons même, car nous n'aimons pas la guerre, nous sommes trop persuadé que ce n'est pas avec le sang que la terre se fert, que l'industrie progresse, que le commerce s'étend, pour être partisan d'une guerre générale qui embrasserait l'Europe et dont elle se ressentirait longtemps, mais nous sommes d'avis qu'il est des circonstances dans l'histoire d'un pays où il ne peut reculer, sans être accusé de faiblesse : et surtout quand ce pays s'appelle la France et doit toujours marcher à la tête du progrès et de la civilisation!

NEMO.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE.

Ami lecteur, que va dire notre cher Nemo en me voyant empêter sur ses droits? Il fait si bien la *causerie* que ça serait cruel de ma part de lui ravir son genre de réputation! Aussi je ne veux pas m'attirer ce reproche, et ma chronique aura cela d'*innocent*, qu'elle laissera le champ entièrement libre à notre spirituel causeur.

C'est tout simplement une fantaisie qui m'a pris, comme la démanaison de parler prend au plus intéressant des sexes!... Je sais que *trop parler nuit et trop gratter cuit*, et pour cette raison, je préfère écrire. L'*Om-nibus* a un peu perdu de vue notre Conseil-de-Ville, et c'est sans doute la faute des *Echos Canadiens* et peut être davantage des *Echos Parisiens*! En effet, on aimerait sans doute un peu moins d'*Echos*, et nos deux amis de l'*Om-nibus* ont senti eux-mêmes, puisqu'ils ont changé de *ton*. Je les en félicite, car pour avoir pris en *qui* il aurait tout jours *fallu en rester là, et s'en aller sans dire quoi!*... pour ces musiques là. Je n'y viens au Conseil-de-Ville, il y avait séance mercredi dernier, et les Ordres du jour, étaient fort longs; ce qui a inspiré au *Transcript* de Montréal une petite boutade, comme son petit bonhomme de rédacteur a l'habitude d'en faire; et selon lui, les séances du Conseil-de-Ville ont lieu uniquement pour jouer la farce des *passé petit, passé gros*. Malheureusement, ça lui rappelle qu'il est passé lui-même, *indé ira, de là son dépit!*...

On ne parle plus de la *Place Victoria*, des *Om-nibus* dans nos rues, du *Carré Viger*, tout cela est passé et doit rester. Mais il est question de bâtir des marchés: un sur la ferme St. Gabriel, une autre dans le quartier St. Antoine, sur la rue Bonaventure, un troisième au faubourg St. Laurent, rue St. Laurent, et enfin un quatrième, au Carré Papineau, rue Ste. Marie.

Le besoin de ces marchés se faisait vivement sentir, aussi cette sage mesure prise par nos membres a été acueillie avec joie par toute la population. C'est avec des œuvres de ce genre, que la Corporation rétablira son caractère *douteux*. La ville apprendra encore avec plaisir la tentative d'une mesure qui vient au secours de la famille de Pouvoir et même des autres classes de la société. Je veux parler de ce règlement que la Corporation veut introduire pour faire fermer les épiceries et les *salons* le dimanche. Quelques membres se récrient contre cette mesure en faveur de ceux qui ne reçoivent pas leur paye le samedi soir. Mais comme l'a fait judicieusement observer le conseiller Goyette, ceux qui ne sont pas payés le samedi soir, ne le sont pas plus le dimanche matin, et il est très commun chez toutes les classes ouvrières, de payer son compte le lundi.

Quant au *saloon*, il ne doit y avoir qu'une voix pour le faire fermer le dimanche et même le samedi soir s'il était possible, car combien de gens entrent prendre un verre, qui sortent de la *barre* après avoir bu l'argent de la semaine et au lieu d'apporter du pain à leur famille, lui apportent la honte et la misère !

Le dimanche, il est humiliant pour la population catholique et protestante de voir les *saloons* remplis de jeunes gens et même de personnes âgées, occupés à boire et à porter scandale dans nos rues. Nos sociétés de tempérance, aident certainement beaucoup à diminuer le mal, mais si d'un autre côté, les *saloons* ouvrent le dimanche comme la semaine, sans que les autorités interviennent, il est certain que *Picrognérie triomphera*, et quel malheur, quel affront, de nous entendre appeler de nouveau, un peuple d'ivrognes !... et cela parce que les autorités n'auront pas voulu secourir nos sociétés de tempérance. J'espère que les membres de la Corporation qui sont en faveur de la mesure en question, obéiront à leur bon sens moral et feront décider les autres qui craignent toujours d'exposer leur popularité ! Le samedi soir, la police est déjà chargée de faire fermer les *saloons* à dix heures et de s'emparer de tout individu trouvé à boire après cette heure, ce qui est un excellent pas de fait ; le deuxième pas serait maintenant de faire fermer le dimanche, et les membres sont certains d'attirer sur eux l'admiration et la reconnaissance de cette belle cité, en sanctionnant un règlement à cet effet, et je suis sûr que Son Honneur le maire, le signerait à deux mains.

FRIDOLIN.

— Nous apprenons que M. Rameau, auteur des *Acadiens* et *Canadiens* se trouve actuellement à Montréal. Cette nouvelle nous fait d'autant plus de plaisir que M. Rameau est un de nos compatriotes. Nous serions heureux de le rencontrer et de pouvoir le féliciter à l'occasion de son arrivée parmi nous. Nous n'avons pas eu l'avantage de lire l'ouvrage de M. Rameau, mais nous savons que la presse parisienne en a fait le plus grand éloge. Les Canadiens peuvent être satisfaits de ce qu'un écrivain tel que M. Rameau ait conçu l'idée d'une œuvre dans laquelle il pouvait dépendre à la France le caractère, les mœurs et les aspirations des habitants de ses anciennes colonies. C'est par les Acadiens et les Canadiens que M. Rameau a commencé son entreprise et le succès qu'il a obtenu ne peut certes que l'engager à continuer. Aujourd'hui, le voici au milieu de nous, il vient par lui-même se rendre compte des ressources du pays qu'il a décrit si scrupuleusement, sans le connaître pourtant autrement que par des documents historiques ; il vient enfin serrer la main à des amis, à des frères, à des Canadiens. Que M. Rameau soit donc le bienvenu à Montréal et que le séjour qu'il y aura fait puisse, s'il est possible, lui donner une meilleure opinion encore du Canada et de ses habitants.

NEMO.

La Femme propre au Commerce.

(Nous extrayons le charmant portrait de mœurs suivant d'un de nos échanges parisiens :)

Avec ses appétits, sa soif de l'or, le désir de s'enrichir promptement, la société moderne a fait du commerce un art, une science, un métier.

Nos pères mettaient trente ans à acquérir un petit capital, aujourd'hui l'on s'enrichit du jour au lendemain, ou l'on entraîne dans sa déconfiture un commanditaire trop coulant.

Un pareil système nécessitait un perfectionnement dans l'art de faire l'article, et l'on a trouvé le joint dans la femme propre au commerce.

Quand un commerçant est pour prendre femme, ce qu'il recherche, après la dot, c'est une figure avenante, un coup d'œil prompt, une main qui dirige le client : en un mot, un sujet réunissant toutes les conditions de l'emploi.

La femme propre au commerce a des instincts, des aptitudes et des attitudes qui lui sont propres : elle devine le client ; elle est d'une patience et d'une persévérance à toute épreuve, et elle laisse rarement échapper la proie sur laquelle eill a jeté un regard de convoitise.

On se ferait difficilement une idée des obstacles qu'elle a à vaincre, des difficultés qu'elle a à surmonter, et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'elle apporte dans l'économie d'un article autant de savoir, de finesse, qu'un mot un diplomate dans la rédaction d'un protocole.

Sa complaisance est proverbiale ; sa confiance, sans limites : elle fait porter par ses commis un échecum de fil à l'autre extrémité de Paris annexé, et elle laisse transporter par des gens qu'elle ne connaît pas pour mille francs de marchandises.

Un pareil sujet est, pour le commerçant assez favorisé du ciel pour le compter au nombre de ses agencements, une Calicutie en chair et en os qui fait arriver l'œnan moulin.

La femme propre au commerce est la cheville ouvrière de la maison, elle régit et elle gouverne. Son mari n'est que le prince Albert.

Si elle est charcutière, elle a des tabliers à bavette et des bouts de manche en jaconas. Les engelures qui constellent ses mains n'ont jamais altéré la sérénité de son visage.

Si elle est épicière, elle trône dans son comptoir entre deux pains de sucre ; et de cette élévation, elle demande à la bonne à tout faire des nouvelles du fils de Mars qui a le secret de la captiver.

Si, par la nature de son commerce, elle est en rapport avec les hautes classes de la société, elle apporte dans sa mise une simplicité qui n'a rien d'éblouissant ; elle s'efface et n'affiche pas un luxe qui serait une faute.

Ardeute à faire ses rentrées, elle excelle à dissimuler le vide de la caisse. Que le commis d'une maison de gros se présente le mardi pour régler un relevé de compte, — Monsieur, lui dit-elle, nous ne payons que le troisième mercredi du mois. Qu'un autre commis se présente le mercredi, elle le remet au premier mardi du mois.

C'est de la prévoyance ; on appelle cela échelonner ses paiements.

Dans le commerce en gros, on trouve bon nombre de femmes qui ont la signature, consciencieusement des traites et font la correspondance. Elles mettent leur amabilité dans leurs lettres et débient toujours de la sorte : " Nous sommes en possession de votre estime du 12 courant. . . "

On bien : " Pour nous couvrir de votre envoi du 10 de

Péconlé, nous avons disposé sur vous de la somme de . . . "

On bien encore : " Nous avons reçu votre honorer de . . . et nous vous confirmons la nôtre du . . . "

Ce sont des femmes bureaucratées. Au bout de quelques années d'exercice, le commerçant enrichi vend son fonds et achète une maison de campagne, où il va se reposer de ses fatigues — d'estaminet. Car il faut le dire, hélas ! c'est bien souvent la femme qui est l'artisan de la fortune de la continuation.

Il y a des femmes qui font les maisons ; i y en a qui les défont.

Ces dernières ne sont pas des femmes propres au commerce.

EDMOND MARTIN.

FAITS DIVERS.

— Le prince de Galles est arrivé mercredi à Baltimore à 11. 30 de l'après-midi, et a passé par les principales rues de la ville pour se rendre à l'embarcadere du chemin de fer. Les rues, sur son passage, étaient magnifiquement décorées. A l'embarcadere, le maire de Baltimore et une députation du Conseil de Ville ont reçu Lord Bntrew. La musique jouait le *God Save the Queen*. La foule était considérable et exprimait vivement toute sa satisfaction.

A 4h. du même jour, le Prince de Galles est arrivé à Washington par un train spécial. C'est le 11 courant qu'il doit arriver à New York qui lui prépare une magnifique réception militaire. Sans aucun doute il aura lieu d'être plus satisfait de l'hospitalité des Yankees que de celle de ses loyaux sujets Haut-canadiens.

Homicide. — Mercredi soir vers 10 heures, un jeune garçon de 17 à 18 ans, nommé Colin White a été tué, près de la Place Saint Charles, à la suite d'un combat renouvelé d'Heenan et de Sayers. Son adversaire Philippe Tatley a été immédiatement arrêté, et les Drs. Scott, Hingston et Monagan qui ont fait l'autopsie, ont déclaré que le jeune homme avait dû succomber à une congestion cérébrale provenant d'un flot de sang jailli à la suite de la rupture d'un vaisseau.

Une enquête a eu lieu sous la direction du coronaire Jones, mais nous n'en connaissons pas encore le résultat.

— Une lettre particulière de Paris nous apprend la mort de la duchesse d'Albe sœur de S.M. l'impératrice Eugénie. La duchesse d'Albe était une femme très distinguée et d'une beauté parfaite. L'impératrice qui était à Alger n'aura pas eu la consolation de fermer les yeux à sa sœur qui a succombé à une maladie de langueur.

— MM. Desiré Girouard, J. B. Normandeau, Edouard Trussell, McLaren et L. W. Scotte, ont été admis à la pratique du barreau après un examen qui leur a fait le plus grand honneur. Les examinateurs étaient MM. Cassidy, Austin, Papiu et Carter.

PAR LE TÉLÉGRAPHE.

ARRIVÉ DU "CONNAUGHT."

St. Jean de Terre-neuve, 3 oct.

Le steamer *Connaught*, parti de Galway le 25 septembre, est arrivé ici à 3h. A. M. Victor-Emmanuel s'était déterminé à partir pour Naples.

Les navires Sardes ont bombardé Ancón pendant neuf heures.

Les troupes de Garibaldi sont concentrées à Voltena.

La reine Victoria s'est embarquée pour la Prusse le 23 sept., elle doit rencontrer à Cologne le prince-régent de Prusse.

Lord John Russell accompagne la reine, et aura, dit-on, une conférence politique avec le baron de Schlenitz, ministre des affaires étrangères de Prusse.

Le prince Jean de Bourbon a publié dans le *Times* un appel au peuple espagnol relativement à ses droits au trône d'Espagne.

FRANCE.

L'empereur et l'impératrice sont arrivés le 23 à St. Cloud.

Napoléon a promis, dans le discours qu'il a fait à Alger, qu'il ferait tous ses efforts pour promouvoir les intérêts de la colonie.

L'ambassadeur sarde a quitté Paris, laissant à son secrétaire le soin des affaires de la légation.

Garibaldi n'a opéré aucun mouvement nouveau.

ECHOS PARISIENS.

LE CHAPEAU-LORNON.

Une nouvelle mode vient d'éclorre sur le boulevard : le chapeau-lorgnon.

C'est un véritable trait de génie que cette innovation du chapeau-lorgnon ; voici en quoi elle consiste :

Sur le devant d'un chapeau quelconque, capsule ou moya-bambine, on adapte une légère tige d'acier. A l'extrémité de cette tige, juste à la hauteur des yeux, on soude une paire de lunettes sans branches, et on a un chapeau-lorgnon.

Quand on salue, on est privé de l'appareil, quand on se recueille, on en est muni de rechef : c'est du dernier ragoût.

VARIÉTÉS.

LE CHEVEU BLANC.

[Suite et fin.]

FERNAND. — Eh bien ! tout-à-coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne. . . vous insistez... Sans être, comme vous me faites l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne s'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une expérience que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités... que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice... .

CLOTILDE, grave. — Son bonheur ! Vous riez... Eposer un mondan de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, attacher à son char nuptial un lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira ; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement ? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime ? et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez

fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes ? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-facon... au débraillé de votre indifférence.

FERNAND. — Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu. — Ah ! laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprit ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire éclairée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout-à-l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose ! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une confiance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolennement celles du lendemain... son silence respire l'ennui... sa parole la trahison ! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et moribonde on tient dans votre vie... et si pen qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures ! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité... puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude !

FERNAND, sérieux. — Madame... Clotilde, si la résolution que vous prenez alors devait être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE. — Non... non ; je m'étais bien promis, au contraire, de vous l'apprendre un jour... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse... .

FERNAND. — Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre ? Est-ce par un raffinement de vengeance ?

CLOTILDE. — Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc... sur cette base si frêle... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurerait attachée toute entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point

la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré ; qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues.

FERNAND, ému et hésitant. — Clotilde !...

CLOTILDE, d'une voix tremblante. — Ce pauvre cheveu blanc !... je l'attendais comme un aui ; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, la première, Fernand... Hélas ! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis !

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme. — Eh bien ! Clotilde... .

CLOTILDE. Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et se relève tout-à-coup, elle éclate de rire. — Ah ! ah ! ah ! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac !

FERNAND, incertain. — Madame... .

CLOTILDE. — Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer... .

FERNAND, se levant. — Clotilde, en vérité... .

CLOTILDE. — Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah ! ah ! monsieur... à votre âge !

FERNAND. — Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous ; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirige vers la porte.)

CLOTILDE, riant. — Où allez-vous ?

FERNAND, d'un ton bref. — Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudit... .

CLOTILDE. — Comment ! cette plaisanterie de poste dure encore ?... Mais cela est puéril.

FERNAND. — Il n'y a pas de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée... il y a du sable dedans.

CLOTILDE. — Du sable !... Bah ! du sable !... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure !... A moins que ce ne soit vous... .

FERNAND. Il tient la porte pour sortir.

— Eh ! non, madame, ce n'est pas moi !... De quoi m'allez-vous soupçonner !

CLOTILDE, riant toujours. — Vous allez voir que ce sera moi !

FERNAND. — Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément. — Eh bien ! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) — C'est moi-même pourtant. Sur la foi d'un simple cheveu... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, avec hésitation. — Je vous jurerais que non... si je ne craignais encore quelque mauvais réveil, quelque terrible éclat de rire !... .

CLOTILDE. — Malheureux ! vous voyez bien je ne ris pas... puisque je pleure !... (Elle l'embrasse.)

RÉDUCTION DE PRIX.

Plusieurs Maisons d'Education désirant faire usage du MÉMORIAL DE L'ÉDUCATION, comme Livre de Lecture, nous en avons réduit le prix pour en faciliter l'introduction, savoir :

Broché, 50 cents au lieu de 75 cents.
Relié, 75 cents au lieu de 100 cents.
En vente chez tous les Libraires.

J. B. ROLLAND ET FILS.

HOTEL MONT-ROYAL

TENU PAR

EDOUARD RIVET,

No. 24, Place Jacques-Cartier, Montréal,

(ENTRÉE PAR LE PASSAGE.)

Cet Hôtel qui se trouve à quelques pas du débarcadère des vapeurs qui font le trajet entre Montréal et les campagnes environnantes, et qui se trouve en même temps tout près du Palais de Justice, offre aux étrangers et surtout aux personnes qui sont appelées comme jurés à Montréal un avantage qu'on ne peut trouver ailleurs. La maison se trouvant située en arrière de la rue offre encore aux étrangers une grande commodité en ce sens qu'ils ne sont point troublés par le bruit de la rue.
22 sept.

HOTEL ST. LOUIS,

TENU PAR

MAGLOIRE LONGPRÉ,

57, Rue Notre-Dame.

Les étrangers trouveront à l'Hôtel St. Louis tout le confort désirable d'un hôtel bien tenu. Liqueurs choisies; dîner à toute heure.—Bonne cuisine.
19 sept. 3m

H. L. JACOT,
AGENT,

HOTEL RICHELIEU
Rue St. Vincent, Montreal.

Horlogerie, Bijouterie, Réparation de Pendules et de Montres de tous genres à prix modérés.

A. LONCLAS,
PROFESSEUR DE FRANCAIS,

No. 31, Rue St. Vincent,

A l'honneur de prévenir le public qu'il continue à donner des leçons particulières de langue et de littérature françaises chez lui et à domicile.

S'adresser au No. 31 rue St. Vincent de 1h. à 2h. P. M., ou au bureau de l'OMNIBUS de 10h. à 12h. A. M. et de 2h. à 6h. P. M.
19 sept.

A LOUER,

Une magnifique chambre meublée pour un ou deux messieurs, située à cinq minutes de marche du Bureau de Poste et près du Palais de Justice. Prix modéré.
S'adresser à ce bureau.
19 sept.

MAISON CANADIENNE.

TURGEON, MONAT & CIE.

111

PORTANT LE NOM MAISON CANADIENNE.

PAVILLON TRICOLORE
COTÉ OUEST DE LA

RUE NOTRE-DAME,

Deuxième porte du Palais de Justice.

LES Soussignés annoncent avec plaisir à leurs nombreuses pratiques, tant de la campagne que de la ville, qu'ils continuent à tenir un très-grand assortiment de MARCHANDISES SÈCHES.

Les derniers steamers leur ont apporté un assortiment des plus belles Etoffes pour Dames, et ils recevront par chaque steamer de la ligne canadienne, des Patrons de Robes des plus nouveaux et des derniers goûts.

L'ancienneté de leur maison et les efforts qu'elle fait pour rencontrer une part de patronage public, lui en assurent la continuation, et ils espèrent, comme par le passé, fournir à leurs pratiques tout ce que l'on peut trouver dans leur ligne de commerce.

— TEL QUE —

Manteaux d'Été en drap de toutes couleurs
Mantilles et Polkas en soie
Chapeaux pour Dames, de paille, tressé, soie et autres de derniers goûts.

Toutes commandes dans les articles de modes ci-haut mentionnés, seront exécutées sous le plus court délai et à des prix très-réduits.

— AUSSI —

Des Hardes Faites pour hommes, de toutes descriptions et des plus complètes.

Toutes Marchandises en chiffres et un seul prix.

TURGEON, MONAT ET CIE.

7 sept.

DEMEURAGEMENT.

TURGEON & MONAT

PRENNENT la liberté d'annoncer à leurs pratiques et au public en général, qu'ils ont TRANSPORTÉ, au PREMIER MAI dernier, LEUR MAGASIN, au No. 120 RUE SAINT PAUL, ci-devant occupé par M. Jérôme Grenier et qu'ils continueront d'y tenir un assortiment des plus complets en Marchandises Sèches.

— AUSSI —

En hardes faites dans les derniers goûts, avec des Etoffes les plus nouvelles.

Ils y tiendront, comme par le passé, un assortiment très-étendu de toutes espèces de Pelletteries, Casques de Loutre, Monton de Perse et de Seal-skin, ainsi qu'un grand assortiment de Manchons, Victoriennes, en Vison, Loutre et Ramusqué.

TURGEON & MONAT.

5 sept.

IMPORTANT.

HENRY CORVIN ZMYOUSKI connu pour son exactitude et sa probité, donne avis au public qu'il se charge de toute commission pour lettres funéraires, billets de faire part, billets de recouvrement, etc., etc.

Références, bureau de l'Éducation, tous les journaux français de la ville et le directeur du Théâtre-Français.

S'adresser, rue Amherst No. 129, au fond de la cour.

5 sept.

HARMONIUMS.

Les Soussignés ayant reçu ordre de clore la consignation qui leur a été faite, offrent en vente au PRIX COÛTANT deux magnifiques HARMONIUMS de qualité supérieure garantis.

J. B. ROLLAND ET FILS.

19 sept.

RITCHOT & POITRAS,

TAILLEURS,

No. 69, RUE NOTRE-DAME,

Vis-à-vis la petite rue Claude,

MONTREAL.

Se chargeront d'exécuter toute espèce de commandes sous le plus court délai dans le dernier goût et à des prix très-modérés.
15 sept.

A. VERDON

MARCHAND ET MANUFACTUREUR DE
CHAUSSURES

No. 107 Rue Saint Joseph

MONTREAL.

Tient constamment en mains un assortiment complet de Chaussures et fournitures pour Cordonniers, ainsi qu'un grand assortiment d'Empeignes.—Prix très réduits.
7 Juillet. 3m

I. SAMSON

IMPORTATEUR DE

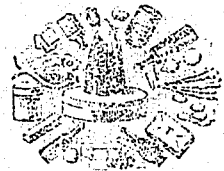
BIJOUTERIE ET D'HORLOGERIE
FRANCAISES

192 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Invite le public à visiter son magnifique assortiment de Bijouteries, d'Horlogeries, de Stéréoscopes, Parfumerie et autres articles de Fantaisie provenant des meilleurs fabricants français, allemands et anglais qu'il vend à des prix excessivement réduits.

Un ouvrier est chargé des réparations.
7 Juillet 1860. 1-m



J. N. DUHAMEL,
MARCHAND-ÉPICIER
COIN DES RUES

Visitation et Lagachetiere

Faubourg Québec,

MONTREAL.

Tient constamment en mains un assortiment très varié de Groceries, Vins, Liqueurs, etc., etc., qu'il vend en gros et en détail et à des prix très réduits.
Montréal, 11 juillet.

SENECAL & FRERE, Imprimeurs-Éditeurs.